

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

Canadiana.org has attempted to obtain the best copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

- Coloured covers / Couverture de couleur
- Covers damaged / Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated / Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing / Le titre de couverture manque
- Coloured maps / Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) / Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations / Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material / Relié avec d'autres documents
- Only edition available / Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin / La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure.
- Additional comments / Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

Canadiana.org a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated / Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed / Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies / Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials / Comprend du matériel supplémentaire
- Blank leaves added during restorations may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from scanning / Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été numérisées.

“Aime Dieu et



va ton chemin.”

Bulletin de l'Union-Allet

VOL. IX.

MONTREAL, MAI 1882.

No. 7

SOMMAIRE.

1. REVUE MENSUELLE DES INTERETS CATHOLIQUES.
2. AIMOIS LA CAMPAGNE.
3. COMBAT DE VITERBE.
4. MORALITES.

5. LEGENDES.
6. LEON XIII—SA VIE.
7. OFFICIEL.
8. DECES.

Revue Mensuelle des Interets Catholiques.

France.—Toujours la lutte entre l'Eglise catholique et la franc-maçonnerie ! Pauvre France, faudra-t-il donc de nouveaux malheurs pour la ramener à des principes sains et vrais. Ballotée, bouleversée, mutilée depuis plus d'un siècle, elle en est venue à servir d'exemple pour le reste de l'Europe, après en avoir été la maîtresse, elle en est réduite à être le réceptacle de toutes les mauvaises passions et de toutes les doctrines perverses : franc-maçonnerie, internationale, socialisme, nihilisme, tout trouve un refuge dans son sein.

La persécution à l'ordre du jour est celle contre l'éducation religieuse. C'est l'établissement de la morale civile à la place de la morale religieuse : l'école sans Dieu, c'est-à-dire l'école athée. Cette monstrueuse doctrine est devenue loi, en France, et ce qui est pis, l'instruction primaire sous cette loi contraire à Dieu et à l'Eglise est obligatoire et sanctionnée par l'amende et la prison. Qui croirait que de nos jours, les parents chrétiens ne peuvent, en France, faire instruire leurs enfants de leurs devoirs envers Dieu, envers les hommes et envers eux-mêmes sans s'exposer à souffrir dans les cachots. Quelle génération ce règne prépare pour l'avenir. Un exemple le fera mieux comprendre :

Dans la Haute Garonne. Les élèves des classes supérieures du lycée de Toulouse ont quitté le dortoir en chantant la *Marseillaise*. Ils ont fait au proviseur les sommations suivantes : rappel immédiat de quatre élèves

renvoyés pour avoir refusé de faire des punitions injustes à leurs yeux ; renvoi du répétiteur qui avait infligé les punitions ; deux sorties générales par mois ; vin pur et nourriture plus choisie. Le proviseur a refusé cet ultimatum et le “chahut” a continué. Quatre-vingts ont été licenciés. L'un d'eux s'est écrié : “Puisqu'on ne veut plus de Dieu nous ne voulons plus de maîtres.”

Un autre exemple :

Voici ce qui vient de se passer dans une école communale de Bordeaux. Un enfant préparé à la première communion présente au catéchiste un billet ainsi conçu : “Je vous prie de rayer mon fils de la liste de première communion ; il ne la fera pas. Veuve X.” Le catéchiste fait venir la mère qui déclare le billet faux. En pleurs, elle réprimande son fils. “Ma mère, répond froidement le philosophe de douze ans, pourquoi voulez-vous que je fasse ma première communion ? Je ne crois pas en Dieu !!!”

Est-ce assez significatif !

Mais, les catholiques s'organisent, et supportés par leur clergé, ils offrent à l'ennemi un front redoutable. Ils ont commencé par signer une protestation solennelle, puis ont formé une *ligue scolaire* pour faire une résistance à outrance. Le but de cette ligue est de réagir, tous les points de la France, contre la loi des écoles sans Dieu.

La résistance isolée ne suffit pas : il faut une action énergique de la France entière, pour anéantir une loi si monstrueuse.

La Ligue fait appel à tous les Catholiques de France

qui ont à cœur de conserver, dans la famille et dans la patrie, la religion qui en est le fondement et la force.

Elle s'adresse surtout aux pères et aux mères de famille, à qui l'âme de leurs enfants est plus chère que la vie.

FORMULE D'ENGAGEMENT DANS LA LIGUE CATHOLIQUE.

Catholique par mon baptême, et jusqu'à la mort, je m'engage devant Dieu ;

10. A ne jamais confier mes enfants à une école où l'on n'enseigne pas les devoirs de l'homme envers Dieu, me soumettant, pour les cas exceptionnels, au jugement de l'autorité ecclésiastique ;

20. A ne prêter aucun concours aux écoles sans Dieu ;

30. A affronter toutes poursuites, condamnations, destitutions ou violences, plutôt que de manquer à ces engagements ;

40. A détourner des écoles sans Dieu toute personne et toute famille sur laquelle j'aurai quelque influence, et à combattre ces écoles par tous les moyens légitimes.

Nous ne saurions rester étrangers à cette lutte, nous canadiens-français, mais, impuissants pour secourir nos frères, nous n'avons qu'à leur offrir le tribut de nos prières que tout canadien-catholique est tenu d'offrir pour le bonheur de la France.

Italie.—Les sociétés secrètes sont à l'apogée de leur puissance, elles ont la témérité de se montrer au grand jour dans la vil'e de Rome même.

Ainsi cette année l'on verra le spectacle d'un grand congrès maçonnique qui se tiendra dans la Ville Eternelle, capitale du monde catholique. Peut-on concevoir une insulte plus grande pour le Pape. C'est là le but c'est un projet diabolique, c'est peut-être le commencement de la décadence des sectes secrètes. Car, en choisissant Rome pour siège du congrès de la libre pensée, la révolution offense la chrétienté toute entière.

Le pape a protesté contre ce congrès dans son Encyclique *Etsi nos* et le gouvernement reste silencieux. Ce n'était pas assez de laisser insulter dans les rues de la ville éternelle les cendres de Pie IX, il faut que la prétendue libre pensée installe ses assises à la porte même du Vatican, au seuil des Saints Apôtres, et que le nom du Christ soit blasphémé dans la Ville des Papes et des martyrs.

Il laisse la révolution internationale se donner rendez vous à Rome. Est-il bien sûr qu'elle en sortira ?

Il permet que les docteurs de l'athéisme proclament de Rome même leurs principes et les fassent entendre de ces lieux d'où la voix porte jusqu'aux confins de l'univers, *Urbi et Orbi*. Eh ! ces doctrines dissolvantes de tout Etat se répandront dans la ville avant de parvenir au monde.

Russie.—La Russie entre de nos jours dans un travail de reconstruction sociale. Les grandes institutions de Pierre le Grand sont attaquées par le parti national autoritaire avec Ignatieff, Skobeieff, et plusieurs favoris et amis intimes d'Alexandre III. L'Eglise nationale est abrutié par une éducation malsaine et par des passions profanes. Elle a plus contribué à établir le nihilisme que toute autre cause.

Les chefs du parti national sentent bien que, pour retremper le peuple dans la force des anciennes habitudes, il faut trouver un canal d'écoulement pour les eaux impures du scepticisme officiel des hautes classes administratives. L'embarras est grand. Comment faire circuler dans le corps social la sève religieuse, quand le clergé lui-même est descendu au-dessous de l'estime publique, et que toutes les sources chrétiennes sont desséchées ? On assure que M. Ignatieff a eu l'idée de chercher du secours du côté du catholicisme.

Pour cela les négociations de la Russie avec le Saint-Siège ont été reprises avec une activité nouvelle, tout fait prévoir un heureux résultat. Il ne faut rien moins que le rayonnement lumineux et fécond de la vie catholique pour retremper les énergies et dissiper les ténèbres profondes qui enveloppent les intelligences en Russie.

On dit que dans ses négociations avec le Vatican, la Russie comme prix de la paix et de la liberté accordera à l'église de Pologne, exige qu'elle ne pourra prétendre au titre d'église nationale, et que le St Père se servira du sentiment religieux des Polonais, pour promouvoir le slavisme. En même temps le gouvernement est bien disposé pour l'Eglise catholique de Pologne.

Les autorités russes couvrent ce clergé d'une protection toute spéciale et, si de bonnes relations sont à cette heure si soigneusement entretenues avec le Vatican, c'est en conséquence de ces avances et de cette protection. D'ailleurs, Kathof, le directeur de la *Gazette de Moscou*, n'écrivait-il pas encore tout dernièrement que l'Eglise catholique était un des plus solides soutiens de la puissance russe ?

Afrique.—Il est consolant en présence du mal que fait à l'Eglise, la Révolution en persécutant les catholiques dans l'éducation de leurs enfants, dans leur culte extérieur et jusque dans leur clergé, d'assister aux travaux apostoliques des missionnaires dans les parties les plus reculées du monde. L'Afrique est de nos jours le théâtre des plus nobles dévouements. Des milliers de Pères missionnaires, sortis la plupart de notre malheureuse, mais toujours féconde France, y travaillent avec zèle à implanter la foi dans les cœurs infidèles.

On trouve dans le *Courrier de Courtrai* : des Pères Ménard et Randabel, escortés du capitaine Joubert et des zouaves Viser et Hillebrand, sont partis pour Tabora. Ils allaient rejoindre les Pères Guillet et Blanc, et se diriger avec eux vers le lac Tanganika.

Au moment où nous écrivons, les missionnaires restés à Mdabourou, sont probablement à leur tour en route pour Tabora, afin d'y occuper l'orphelinat fondé par les Pères, en attendant le renfort qui doit partir d'Alger vers la Noël sous la conduite du vaillant M. Guyot.

Une nouvelle guerre a éclaté à Mdabourou dans le même tembé qu'en juillet. D'autres gens l'occupaient, et un chef venu de deux kilomètres de là les a attaqués. Au bout de quelques heures, le tembé était pris, et cinq hommes étaient morts ou blessés. Les Pères se hâtèrent d'accourir, mais à leur arrivée, ils trouvèrent ces malheureux décapités et la poitrine ouverte. L'ennemi leur avait ar-

raché le cœur qu'il avait ensuite mangé ; et les têtes étaient fixées sur des pieux.

Au Tanganika, les Pères ont déjà racheté plus de cinquante négillons. Lorsque du renfort leur sera parvenu, les missionnaires iront probablement fonder un nouveau poste au Nord-Est du lac, à mi-chemin de celui qui est établi dans le royaume de Mtésa, soit à une distance de 14 journée de marche. Le sultan de cette contrée fait les plus belles propositions aux Pères, pour obtenir qu'ils consentent à aller résider chez lui.

Mtésa n'accorde pas encore une complète liberté pour la diffusion de la religion ; mais on espère beaucoup sur les bords du lac Victoria Nianza. Une grande patience et surtout de ferventes prières hâteront l'heure du triomphe.

On lit dans les *Missions catholiques* :

« Un prêtre bouddhiste de Ceylan a fait son abjuration dans l'église de Moratuwa, ville à douze milles de Colombo. Le baptême lui a été solennellement administré par le R. P. Bergeretti, au milieu d'un immense concours de catholiques, de protestants, de bouddhistes et même de musulmans. Ce néophyte, qui a la réputation d'être un savant de premier ordre, se propose d'exposer prochainement dans un ouvrage les faussetés du système bouddhiste. »

AIMONS LA CAMPAGNE.

CHANT POPULAIRE ORIENTAL.

Aimons la campagne. Il y a tant de bonheur dans la santé ! Aimons la vie des champs ; nous aurons les plantes salubres, les fruits odorants que chaque saison mûrit, nous aurons une vieillesse sans infirmités.

Le travail entretient la vigueur ; chaque lune ramène les forces qu'elle épuise. Loin des villes, le jour a toute son activité, comme la nuit tout son repos, et quand on se couche, c'est pour s'endormir.

Aimons la campagne et la liberté des champs. Au village, le bruit du pouvoir est un son tranquille et sans discordance. On nous laisse aller ; la droiture nous gouverne, et le juge nous oublie.

Le matin, je quitte ma cabane pour travailler dans mes guérets. Qui s'en inquiétera ? Nul ne vient écouter ce que je dis à l'écho. Mes bœufs me demandent des soins, mais les grands en exigeraient davantage.

Les ambitieux se disputent, s'entre-détruisent, nous ne les entendons pas, non plus que les spéculateurs avides d'artifices. Et quand l'empire a de nouveaux maîtres, il suffit qu'on nous en dise le nom.

Aimons la campagne, la gaieté des champs. Les craintes, les chagrins ne sont pas admis dans nos demeures. Les oiseaux se plaisent dans nos ris, comme eux nous chantons tout le jour.

Le soleil est ardent, ou les nuages sont épais : le tonnerre gronde, le vent souffle et la pluie survient. Qu'importe à celui qui veut simplement faire ses paniers ou ses filets, et vivre en famille ?

Aimons la campagne, et gardons le contentement. Aimons les champs ; là s'arrête le flot des vices et des passions amères. Heureuse médiocrité ! tu es le grain de sable que ne franchissent pas les vagues turbulentes.

Ici les besoins réels nous occupent seuls : chaque jour les dons présents justifient nos projets et raniment nos espérances. Ici toutes les joies sont pures, et, si nous connaissons l'enthousiasme, c'est la vertu qui l'excite.

Aimons la campagne. Vive l'homme heureux d'être ! Aimons la paix des champs. Les âmes y sont unies, les cœurs et les esprits s'entendent, on n'est pas divisé par une ambition cupide, on meurt en se chrissant.

Amour maternel, union domestique, respect pour les pères et les ancêtres, amitié consolante, c'est dans les champs que vous réglez ! Là le cœur est libre et généreux ; on se sent plus près du bien suprême.

COMBAT DE VITERBE.

« Après le combat de Farnèse, dans lequel l'héroïque Emmanuel du Fournel avait trouvé une mort si glorieuse, (1) les troupes pontificales en garnison à Valentano à Montefiascone et dans d'autres positions avancées, avaient commencé leur mouvement de concentration vers la capitale. Le général Acerbi, qui commandait la droite de l'armée garibaldienne, s'était tenu pendant quinze jours prudemment renfermé dans la position presque inexpugnable de Torre-Alfina, bien qu'il eût sous ses ordres plus de 2,000 hommes et qu'il reçut constamment les invitations les plus pressantes de prendre une offensive nécessaire aux projets de Garibaldi sur Rome ; mais, dès que le mouvement des pontificaux lui fut connu, il se décida à sortir de son inaction et à les suivre espérant pouvoir saisir une de ces occasions heureuses qui se présente si souvent dans les retraites les mieux conduites.

Le 22 octobre, vers 2 heures de l'après-midi, il se mit en marche vers Viterbe, où se concentraient les forces du colonel Azzanesi. Outre des volontaires non encadrés il avait trois bataillons assez bien organisés, de 500 hommes environ chacun, commandés par le colonel Tolazzi et les majors de Franchis et Sgarallino (blessé au combat de Farnèse), et désignés sous le nom de *chasseurs romains*. La longue inaction du général l'avait complètement discrédité aux yeux de ses troupes, et tous, soldats comme officiers, l'accusaient hautement d'incapacité absolue. Néanmoins sa marche décèle une certaine habileté. Après avoir passé la nuit à San-Lorenzo, il quitta le territoire pontifical, tourna sur le territoire italien la ligne des troupes pontificales, en immobilisa une partie par des démonstrations sur Bagnorea et Montefiascone, et, passant avec le gros de ses forces au milieu des troupes royales, marcha droit sur Viterbe, où il espérait devancer ses ennemis et leur couper ainsi le chemin de Rome. Tous ces mouvements furent exécutés avec beaucoup de rapidité, et le 24, au matin, les garibaldiens occupaient Celleno, à 18 kilomètres au nord de Viterbe, sur le flanc des pontificaux.

Acerbi apprit à Celleno la présence à Viterbe du colonel Azzanesi avec des forces respectables ; de plus, ses troupes, fatiguées d'une marche longue et pénible par une pluie battante, réclamaient du repos. Ces motifs le décidèrent à rester à Celleno jusqu'au lendemain, et il venait de donner à cet effet les instructions nécessaires, lorsqu'arrivèrent des envoyés de la junte révolutionnaire de Viterbe, qui le supplièrent de poursuivre sans retard sa marche et de tenter une surprise nocturne sur cette ville, lui promettant, avec le concours armé d'une partie notable de la population, un succès assuré et facile.

Acerbi se rendit à ces sollicitations et donna l'ordre de marcher sur Viterbe, au grand mécontentement de ses soldats exténués, dont quelques-uns refusèrent de le suivre.

Dans la matinée du 24, le colonel Azzanesi reçut par ses espions avis de la démonstration des garibaldiens sur Bagnorea et Montefiascone. Il s'empressa d'en prévenir

(1) Voir *Bulletin* page 27.

les commandants des postes qui gardaient ces positions, leur promettant un prompt secours en cas d'attaque. Vers 4 heures, il apprit l'arrivée de l'ennemi à Celleno et prévint le mouvement sur Viterbe, dont il n'eut pourtant la certitude que dans la soirée, alors que toutes ses dispositions étaient déjà prises pour repousser une attaque nocturne.

Le colonel Azzanesi avait à Viterbe 5 compagnies du 2^e bataillon de ligne, sous l'adjudant-major Zannetti, 52 zouaves du dépôt, commandés par le lieutenant Lallemand, 50 gendarmes, commandés par le major Freddi, un peloton de dragons et une section d'artillerie, sous le lieutenant Torriani. C'était plus qu'il ne fallait pour résister victorieusement aux garibaldiens, dans une ville entourée de murs, si la population restait fidèle, mais point assez pour aller à la rencontre de l'ennemi, en laissant dans Viterbe une garnison suffisante pour en défendre la vaste enceinte, car les compagnies de ligne étaient extrêmement faibles et toutes ces forces réunies ne dépassaient pas 400 hommes.

Le colonel envoya en reconnaissance, sur la grande route de Viterbe à Celleno, le lieutenant Fabiani et ses 16 dragons, avec ordre de se replier sans combattre à la vue de l'ennemi. Il les fit appuyer par la compagnie de grenadiers du capitaine de Simoni, qui eut ordre d'attendre l'ennemi, à la jonction des routes de la Quercia et de Celleno, et de l'attaquer, ou, s'il se montrait en forces trop supérieures, de se replier en combattant sur la porte Florentine qu'elle aurait à défendre.

A deux kilomètres de la ville, vers sept heures et demie, les dragons essayèrent, au milieu des ténèbres, une fusillade partie des deux côtés de la route, fusillade qui tua un dragon, en blessa un autre et atteignit légèrement à la main le lieutenant Fabiani. Les pontificaux déchargèrent leur pistolets à peu près au hasard, et suivant leurs instructions, revinrent à Viterbe bride abattue. Les grenadiers prévenus attendirent de pied ferme et ouvrirent un feu meurtrier sur la tête de la colonne ennemi. Le capitaine de Simoni ne tarda pas à s'apercevoir, malgré l'obscurité, du nombre considérable des garibaldiens et craignant d'être enveloppé, il se replia en continuant le feu sur la porte Florentine, où il prit position.

Le colonel Azzanesi avait confié la défense de toute la partie nord de l'enceinte, comprenant les portes Florentine, Faul et del Carmine, à l'adjudant-major Zannetti et à une partie de la ligne; celle du reste de l'enceinte et des trois portes de Saint-Pierre, Vérité et Romaine, au major Freddi avec ses gendarmes et les zouaves. Chacun d'eux avait à sa disposition une des pièces d'artillerie.

Le colonel lui-même resta au centre de la ville, au palais du Légat avec une réserve de troupes, commandée par le major Squarozzi commandant de la place, et il envoya par télégramme aux troupes de Montefiascone l'ordre d'arriver en toute hâte pour prendre l'ennemi entre deux feux.

Le major Sgarallino, commandant l'avant-garde ennemie, attaqua bravement, vers huit heures, la porte Florentine, qui venait de se refermer sur la compagnie de grenadiers, mais il fut repoussé par une vive fusillade parti des murs de la ville et des fenêtres de la caserne de la Rocca, dominant l'entrée de la porte. Il dirigea alors divers détachements contre les portes Faul, del Carmine, Saint-Pierre, afin de forcer les défenseurs à disséminer leurs forces sur divers points, pendant qu'il dirigeait de nouveau son attaque principale sur la porte Florentine, en y mettant le feu et en appelant aux armes le peuple de Viterbe. Les garibaldiens entassèrent, en effet contre cette porte des fascines arrosées de matières

inflammables et parvinrent à l'incendier, mais le feu bien nourri des pontificaux les obligea de nouveau à se retirer et à renoncer à leur attaque. Les assiégés purent alors éteindre les flammes, qui embrasaient déjà la porte. Vers dix heures, une nouvelle tentative des garibaldiens sur ce point amena pour eux le même échec.

Pendant ce temps, Acerbi dirigeait une autre attaque contre la porte Vérité. Il commença par s'emparer du couvent de la Vérité, situé près et hors de la porte du même nom. Ses troupes s'y livrèrent à toutes les violences contre les religieux. Du couvent le bataillon de Franchis s'avança vers la porte, dont la disposition des lieux ne permettait malheureusement pas de lui interdire l'accès par le feu de mousqueterie, comme à la porte Florentine. Après de vains efforts pour enfoncer la porte Vérité, les garibaldiens parvinrent à y mettre le feu et à la détruire entièrement. Au moment où ils commençaient leur attaque, il n'y avait sur les lieux que le sous-lieutenant Ramaniri avec 8 hommes de la 6^e compagnie, mais bientôt arriva le capitaine Gentili, avec le reste de cette compagnie, la moitié des voltigeurs, quelques gendarmes et quelques donaniers. Le capitaine garnit toutes les maisons de tirailleurs et prit position à soixante mètres en arrière de la porte, à l'entrée de la place de la Paix, où il fit élever une barricade. Ces dispositions étaient à peine prises, lorsque la porte embrasée s'écroula. Les garibaldiens s'y précipitèrent à travers les flammes, mais le feu meurtrier des pontificaux les obligea à se retirer.

Le major de Franchis cria alors de cesser le feu, disant que ses hommes avaient devant eux une rangée de moines pris dans le couvent de la Vérité et dans celui du Paradis, qui l'avoisine. Le fait n'était que trop vrai, et l'on entendait les gémissements des pauvres religieux accablés de coups et d'outrages. Les assaillants obligèrent même les deux supérieurs à servir de parlementaires et les poussèrent, la baïonnette au dos, à travers les flammes de la porte, pour qu'ils portassent au colonel la sommation de livrer la place, sous peine de voir fusiller sur-le-champ les moines des deux couvents. Les deux supérieurs arrivèrent auprès de l'évêque, Mgr Gonella, ancien nonce à Bruxelles, et le supplièrent de s'interposer pour sauver leurs frères, mais l'évêque refusa d'intervenir dans cette question toute militaire et de gêner en rien la liberté d'action du colonel Azzanesi.

Celui-ci venait d'arriver à la porte Vérité et, voyant que l'effort sérieux de l'ennemi s'accroissait sur ce point, il y appela les zouaves du lieutenant Lallemand, qui arrivèrent au moment où les garibaldiens tentaient une seconde fois de franchir la porte embrasée et étaient rejetés par une grêle de balles.

De Franchis fit alors pénétrer dans la ville un troisième parlementaire, le père servite Bonfiglio. Affolé de terreur par les coups, les insultes et les menaces comme par les flammes qui avait consumé son froc, le pauvre religieux supplia vainement le colonel de cesser le combat et d'arracher ses frères à une mort certaine. De Franchis, ne recevant aucune réponse à ses sommations, ordonna une troisième attaque et, pour entraîner ses soldats hésitants, il s'élança le premier, en se faisant un bouclier d'un malheureux religieux qu'il tenait dans ses bras. A ce spectacle, les pontificaux hésitèrent un instant, mais le lieutenant Ramaniri commanda le feu d'une voix impérieuse. Une décharge générale eut lieu, suivi d'un feu à volonté. Tous ceux qui faisaient tête de colonne tombèrent, le reste recula de nouveau au-delà de ce seuil qu'embrasait les flammes et qu'inondait le sang. De Franchis était tombé mort sous la balle du zouave Arthur Gustig, tenant encore dans ses bras inanimés le pauvre religieux mortellement blessé lui-même.

Ce fut la fin du combat. Acerbi appela Sgarallino, qui repoussé deux fois à la porte Florentine, s'était retiré au couvent du Paradis, et lui donna l'ordre d'attaquer de nouveau la porte Vérité avec toutes les forces réunies. Sgarallino se refusa nettement "à conduire ses hommes à la boucherie," et de fait il était évident que, la première surprise ayant échoué les garibaldiens se seraient fait massacrer jusqu'au dernier, sans parvenir à forcer, sans artillerie, une enceinte énergiquement et habilement défendue.

Il était une heure du matin. La nuit était épaisse ; les garibaldiens étaient épuisés de fatigue et complètement démoralisés ; toute tentative paraissait sans espoir ; des renforts pontificaux pouvaient à chaque instant arriver de Montefiascone et changer en désastre l'échec d'Acerbi ; il ne lui restait donc qu'à ordonner une retraite vers la frontière la plus proche, par La Quercia et Bagnaja. Cette retraite, au milieu des ténèbres, se changea bientôt en une incroyable déroute et en une dispersion complète. Si le colonel Azzanesi, après avoir repoussé l'ennemi, l'avait poursuivi immédiatement avec toutes ses forces, il lui eût pris ou tué des centaines d'hommes ; mais ignorant et le nombre et la position des garibaldiens, craignant à bon droit de s'aventurer dans la nuit et de tomber dans quelque embuscade qui lui aurait fait perdre tous les fruits de son succès, il résolut d'attendre le jour pour commencer la poursuite, espérant rejeter les garibaldiens sur le détachement attendu de Montefiascone et de les prendre ainsi entre deux feux, ce qui serait évidemment arrivé s'ils n'avaient prudemment profité de la nuit pour se mettre en sûreté.

L'attitude de toutes les troupes et celle de la population avaient été excellentes. Il n'y eut aucune apparence du soulèvement promis à Acerbi par la junte révolutionnaire. Les habitants de Viterbe montrèrent, au contraire, une telle sympathie pour les troupes et un tel dévouement pour la cause de l'Église que les rares sectaires que renfermait la ville se tinrent dans une prudente inaction.

Au point du jour, deux compagnies de ligne, avec deux pièces de montagne, arrivèrent de Montefiascone, et le colonel Azzanesi se mit à la poursuite des garibaldiens qui s'étaient dispersés dans trois directions différentes, vers Bagnaja et Soriano, vers les grottes de San-Stefano et vers Bagnoréa. Quoique les fuyards eussent une avance considérable, on parvint encore à capturer un certain nombre qui s'étaient attardés, exténués de fatigue. Ainsi à Sprega Castaguti on en prit quarante, parmi lesquels trois officiers et plusieurs blessés. Une ambulance et des objets d'équipement, des chevaux et des bêtes de somme, des vivres et des munitions, beaucoup d'armes surtout, jetés pour mieux fuir, furent recueillis par les pontificaux.

Quinze blessés et cinq morts, parmi lesquels se trouvait le major de Franchis étaient restés devant les deux portes Florentine et Vérité. Du côté des pontificaux, abrités par leurs positions et par la nuit, il n'y eut, outre les dragons atteints dans la reconnaissance, qu'un seul blessé, le zouave belge Anselme Naets, et un prisonnier, un grenadier, saisi dans le combat hors des murs.

Cette action eut pour résultat l'évacuation par les garibaldiens de toute la partie de la province entre Viterbe, Montefiascone, Bagnoréa et le Tibre. Une partie des fuyards alla rejoindre Garibaldi, les autres retournèrent à Torre Alfina, où Acerbi les avait précédés. Comme toujours, les chefs garibaldiens s'accusèrent mutuellement d'incapacité et de lâcheté, rejetant l'un sur l'autre la responsabilité de l'échec, et les journaux sectaires, retentissant des injures qu'ils échangeaient, firent mieux encore connaître les méprisables ennemis de la Papauté."

MORALITÉS.

La main de Dieu.—A Wavignies, canton de Breteuil, France, un individu, échauffé par le vin, les mauvais journaux et les propos impies, dit à l'un de ses deux convives : "Donnez-moi la croix je vais la f, dans le poêle." Et, s'emparant de cette croix, il veut accomplir son sacrilège. Cependant le poêle était trop petit pour recevoir ce crucifix ; alors en poussant des blasphèmes et des rires, il casse les jambes du Christ et fait entrer la croix au foyer.

Le lendemain matin, il part pour son commerce (il était marchand de harengs), et, le soir, comme il rentrait, il rencontre un des amis de la veille, et, en passant devant le calvaire, il se trouve mal, tombe ;—l'ami le relève. "On me coupe les jambes !" s'écrie-t-il. Vainement on cherche à le calmer, il souffrait horriblement ; l'ami le traîne au village le plus proche. Il passa la nuit sans dire d'autres paroles que celle-ci : "On me coupe les jambes !—Et, le lendemain soir, à l'heure même où il avait commis son crime, il expira. Personne ne démentira ce fait, qui a jeté toute la population dans la stupeur.

Autre fait.—Trois jeunes drôles de Château-Renault, France, avaient, en 1830, détaché sur la route le corps de Notre-Seigneur d'un calvaire, pour se jouer de cette image sacrée.—L'un, Pierre Voisin, proposa de la jeter sur la route pour qu'elle fut écrasée par les charrettes ; l'autre, François D.... proposa de lui crever les yeux ; enfin Hipp. Lefèvre fut d'avis de la suspendre à la pompe d'un puits, afin que l'image du Christ agitée fût une risée ; il le pendit, et contemplant son œuvre, s'écria : "Reste là jusqu'à ce que les vers te mangent !" — Deux ans plus tard, P. Voisin était écrasé par sa charrette et paraissait devant le Christ vivant ; — François D.... perdit la vue en souffrant d'intolérables douleurs ; il vécut pour se repentir ; — Hipp. Lefèvre, rongé tout vivant par les vers, et avant de mourir répara son scandale de la façon la plus touchante.—Une cérémonie de réparation vient d'avoir lieu en novembre au Christ miraculeux de Château Renault.

L'acte de contrition.—On se souvient qu'au Ring Theatre de Vienne, alors qu'on ne savait personne, parce qu'on se figurait que la salle était vide, qu'elqu'un cependant monta jusqu'à une fenêtre, à la hauteur des premières galeries, enfonça, et eut le bonheur de pouvoir jeter, sur des toiles qu'on tendait, plus de 20 personnes qui furent absolument sauvés.

Une correspondance particulière adressée à Strasbourg, explique cette heureuse et inattendue opération de sauvetage, presque la seule efficace.

Un jeune enfant, Charles C..., qui se trouvait là, dans une loge de cette galerie, quand le feu éclata et jeta l'épouvante, dit avec un accent de foi et avec un calme étonnant à sa tante qui le conduisait :

"Tante, le P. Muller nous a dit qu'en danger de mort, il faut faire un acte de contrition ; faisons-le."

Et l'enfant se mit à genoux, et récita la prière à haute voix, avec un accent tellement pénétrant que tous les assistants, dont plusieurs israélites, se prosternèrent, et répétèrent les paroles de l'enfant.

Ce fut en cette loge, et sur la galerie voisine, que l'homme sauveur put, sans blessures, jeter 26 personnes par la fenêtre, et sauver tout le groupe de la prière.

Le soldat martyr.—Un jour, un Vendéen tombe entre les mains des révolutionnaires. Il est ramené au pied de la croix de son village. On lui met une hache à la main et on lui dit : "Ahats la croix, et tu auras la vie sauve !" Le chrétien hésite un instant ; mais tout à coup la vieille foi de son baptême se réveille dans son âme ; il s'élança

vers la croix, la presse sur son cœur, l'embrasse avec amour ; puis se tournant vers ses ennemis, il les repousse avec la hache. Toutefois, le combat ne fut pas long ; une grêle de balles pleut sur le héros, et là, au pied de la croix, de sa croix chérie, adorée, il tombe noyé dans son sang !

L'aumônier chrétien.—M. l'abbé de Marhallac, d'une ancienne famille du Finistère, avait accompagné à Paris, en qualité d'aumônier, le bataillon des mobiles de Quimper.

La première fois que ce bataillon marcha au feu, l'aumônier fit agenouiller ses Bretons sur le champ de bataille et, après les avoir bénis, se plaça en avant du premier rang et prit le pas de charge. Un général, le voyant, accourut et lui dit d'un ton assez rude : "Monsieur l'abbé, ce n'est pas ici votre place." Comme il finissait ces mots, la fusillade commença. Il fut atteint d'une balle et tomba entre les bras de l'aumônier qui lui dit en le recevant : "Vous voyez bien, mon général, que je suis à ma place, car ma place est partout où il y a des blessés."

Le scapulaire.—Au moment où commençait la déroute de Forbach, un capitaine arriva à l'ambulance avec six hommes. Ils étaient tous criblés de blessures. En entrant, le vieux soldat, couvert de sang et de sueur, s'écria : "De tous mes enfants, voici les six qui me restent. Je dois vous dire que, ces hommes et moi, nous portons le scapulaire, et nous professons hautement que nous devons à ce saint habit notre salut," et découvrant sa poitrine il montra son scapulaire avec un tel élan de foi que tous les assistants ne purent lui répondre que par un silence de respect et d'admiration.

LEGENDES.

Légende de Jérusalem ou des deux Arabes.—Jérusalem était dans l'origine un champ labouré : deux frères possédaient la partie où depuis fut bâti le temple. L'un de ces frères était marié et avait plusieurs enfants ; et l'autre vivait seul ; ils cultivaient en commun le champ qu'ils avaient hérité de leur mère. Le temps de la moisson venu, les deux frères lièrent leurs gerbes, en firent deux tas égaux qu'ils laissèrent sur le champ. Pendant la nuit celui des deux frères qui n'était pas marié eut une bonne pensée ; il se dit à lui-même :

—Mon frère a des enfants et une femme à nourrir, il n'est pas juste que ma part soit aussi forte que la sienne ; allons, prenons dans mon tas quelques gerbes que j'ajouterai secrètement aux siennes ; il ne s'en apercevra pas, et ne pourra ainsi les refuser. Et il fit comme il avait pensé.

La même nuit, l'autre frère se réveilla, et dit à sa femme :

—Mon frère est jeune, il vit sans compagnie, il n'a personne pour l'assister dans son travail et pour le consoler dans ses fatigues ; il n'est pas juste que nous prenions du champ autant de gerbes que lui : levons-nous, allons et portons secrètement à son tas un certain nombre de gerbes ; il ne s'en apercevra pas, et ne pourra ainsi les refuser. Et ils firent comme ils avaient pensé.

Le lendemain, chacun des frères se rendit au champ, et fut bien surpris de voir que les deux tas étaient toujours pareils ; ni l'un ni l'autre ne pouvait intérieurement se rendre compte de ce prodige ; ils firent de même pendant plusieurs nuits de suite ; mais comme chacun portait au tas de son frère le même nombre de gerbes, les tas demeuraient toujours égaux, jusqu'à ce qu'une nuit, tous deux s'étant mis en route pour approfondir la cause de ce miracle, ils se rencontrèrent portant chacun les gerbes qu'ils se destinaient mutuellement. Or, le lieu où une

si bonne pensée était venue à la fois et si persévéramment à deux hommes, devait être une place agréable à Dieu : les hommes la choisirent pour être une maison de Dieu, et le Seigneur daigna la consacrer.

* *

Légende du Repentir.—Il y avait un homme pauvre, si pauvre qu'il n'avait pas de quoi vêtir le huitième enfant qui allait lui naître, ni de quoi donner à manger aux sept autres.

Un jour, il sortit de sa maison, parce que le cœur lui fendait à les entendre pleurer et lui demander du pain.

Il se mit à marcher sans savoir où il allait, et après avoir marché tout le jour, il se trouva, vers le soir, à l'entrée d'une caverne de voleurs.

Le capitaine de la bande s'avança à sa rencontre et lui demanda ce qu'il voulait.

—Seigneur, répondit le pauvre homme en se jetant à genoux, je suis un malheureux qui ne fait du mal à personne ; j'ai quitté ma maison pour ne pas entendre mes pauvres enfants me demander du pain que je ne puis leur donner, et pour ne pas assister aux couches de ma femme, qui n'a pas de quoi envelopper celui qui va naître.

Le capitaine eut pitié de ce pauvre homme, le fit manger, lui donna une bourse pleine d'argent et un cheval, et lui dit de l'avertir lorsque l'enfant serait né, parce qu'il voudrait en être le parrain.

Notre homme reprit le chemin de la maison ; il volait plutôt qu'il ne marchait, et la joie débordait de son cœur.

L'enfant était déjà au monde lorsqu'il arriva. Il remit à sa femme l'argent qu'il apportait, retourna immédiatement à la caverne et dit au chef de la bande ce qui venait d'arriver. Celui-ci répondit qu'il serait cette nuit là même à l'église, et qu'il accomplirait sa promesse.

Ainsi fit-il. Il tint l'enfant sur les fonts de baptême et lui fit cadeau d'une bourse pleine d'or.

Peu de temps après, l'enfant mourut et s'en alla au ciel. Saint Pierre, qui était à la porte, lui dit d'entrer ; mais l'enfant répondit :

—Je n'entre pas, si mon parrain n'entre pas avec moi.

—Et qui est ton parrain ? demanda le saint.

—Un capitaine de brigands, répondit l'enfant.

—Eh bien ! mon fils, reprit le saint, mon cher innocent, tu ne peux entrer, toi, mais non pas ton parrain.

La Vierge vint à passer par là, et le voyant si affligé, elle lui dit :

—Pourquoi n'entres-tu pas, mon ange ?

L'enfant répondit qu'il ne voulait pas entrer si son parrain n'entrait pas, et saint Pierre dit à la Vierge ce qu'était le parrain de l'enfant, et comme quoi c'était chose impossible qu'il entrât dans la demeure des justes.

L'enfant se mit alors à genoux, joignit ses petites mains et pleura tant, que la Vierge, qui est la Mère de miséricorde, eut compassion de sa douleur. Elle s'éloigna, et revint peu après avec une coupe d'or à la main.

—Tiens, dit-elle à l'enfant en lui remettant, va-t'en chercher ton parrain, et dis-lui qu'il remplisse cette coupe de larmes de contrition, et que, s'il la rapporte pleine ainsi, il pourra entrer avec toi au ciel. Prends ces ailes d'argent et vole.

Le bandit dormait sur une roche, le fusil dans une main, le poignard dans l'autre. En s'éveillant, il vit en face de lui, assis sur une touffe de lavande, un bel enfant avec des ailes d'argent qui reluisaient au soleil, et une coupe d'or dans sa petite main. Il se frotta les yeux, croyant rêver ; mais l'enfant lui dit :

—Non, tu ne rêves pas : je suis ton filleul, je viens te chercher pour te conduire au ciel et te rendre le bonheur que tu m'as procuré en me conduisant au baptême du chrétien.

Et il lui raconta ensuite tout ce qui lui était arrivé.

Le cœur du pêcheur s'ouvrit alors comme une grenade, et ses yeux devinrent deux sources de larmes. La douleur qu'il ressentit de ses fautes fut si aiguë, et le regret de les avoir commises si vif et si profond, qu'ils lui traversèrent la poitrine comme deux poignards, et il mourut.

Alors, l'enfant, qui avait recueilli ses larmes dans la coupe d'or, s'envola avec la coupe et l'âme de son parrain au ciel, où ils entrèrent tous deux ; car Dieu veut non la perte, mais le salut de l'homme, et il l'accorde avec le pardon, dont nous avons tous besoin ; mais le Seigneur veut qu'on lui demande humblement ce pardon, et non pas qu'on le méprise orgueilleusement.

LÉON XIII.—SA VIE.

Léon XIII est né à Carpinetto, le 2 mars 1810, il est par conséquent âgé de 72 ans.

Carpinetto est une bourgade d'environ 5000 habitants, perchée sur une espèce de promontoire, flanquée de ravins escarpés, au pied du mont Capreo dont le sommet est encore couvert de neige, et qui s'étend dans la vallée de Nunciata, au bord du torrent Fosso ; le paysage, quoique un peu sauvage, est magnifique. Les maisons de Carpinetto sont petites et construites en pierre accotées au roc.

La maison Pecci, située rue Cavour, car il y a une rue Cavour jusqu'à Carpinetto, peut passer pour un palais. Léon XIII appartient à une famille de noblesse ancienne venue de Siègne au quinzième siècle.

La famille Pecci, qui possède un patrimoine d'un demi-million, passe à Rome une partie de l'année, elle est pourtant à Carpinetto, en ce moment, mais il n'a été néanmoins permis de visiter l'intérieur de la maison.

L'appartement de Léon XIII, situé au premier étage, est meublé dans le vieux style, avec une certaine richesse, mais sans confort. Il n'est sans doute pas visité souvent, car on sent en y entrant cette odeur de renfermé et de moisi, propre aux appartements inhabités.

Dans l'antichambre, se trouve un portrait de Pie VI et quelques estampes. Au salon, sont les portraits de famille parmi lesquels je remarque celui du Pape en costume de cardinal. La figure est jeune, souriante et d'une beauté frappante. En vieillissant, les traits se sont accentués, mais ont gardé toujours cet air aimable qui rend le Pontife si sympathique à tous ceux qui le connaissent. Le père du Pape est là, en uniforme de colonel français, ainsi que sa mère, née Prosperi, une belle figure de patricienne.

Dans la chambre à coucher, il y a un modeste lit de fer, mal garni, à la tête duquel est un crucifix en argent sur fond rouge.

Tout à côté est une petite chapelle de famille, comme il y en a beaucoup dans les nobles maisons italiennes. Le cardinal Pecci y a dit la messe pendant son séjour. Au second étage sont des chambres à coucher qui n'ont rien de remarquable.

Léon XIII a trois frères, tous trois plus âgés que lui, et deux sœurs.

L'aîné de ses frères est célibataire et a 86 ans ; le second, âgé de 78 ans, a quatre fils ; le troisième est prêtre, il est professeur de théologie et a figuré dans les commissions préparatoires du concile du Vatican, comme un des théologiens consultants du Saint-Père. Les deux sœurs du pape sont mariées et mères de famille.

Dès l'âge de huit ans (1818), Joachim Pecci fut mis au collège des Pères Jésuites de Viterbe. En six années l'enfant fit toutes ses études de grammaire et d'humanités. Il se rendit ensuite à Rome. Le séjour de la Ville éternelle était alors recherché par les jeunes Italiens, et

était le complément obligé de toute forte éducation. Joachim Pecci, confié à la garde de son oncle, le marquis Muti, resta trois ans au collège romain. Sa vocation religieuse se décida alors même, le jeune homme commença donc sa théologie ; Dieu l'avait gagné à lui. Il eut pour maître le célèbre P. Perrone ; sous une telle direction les succès de Joachim Pecci devaient être éclatants. Telle était la confiance qu'avaient pour lui ses maîtres, qu'une fois — il commençait seulement sa théologie — on le pria de donner des leçons de philosophie aux élèves du collège germanique ; il s'en acquitta avec une intelligence et un savoir bien remarquables dans un jeune homme qui d'élève passait tout d'un coup professeur.

Enfin, après des études complémentaires faites à l'Université romaine, l'abbé Joachim Pecci fut reçu docteur. Les honneurs semblaient s'offrir à lui mais il ne les sollicita pas, ce furent eux qui vinrent le chercher. Le 16 mars 1837, Grégoire XVI le nomma prêtre domestique et référendaire de la signature. Cette même année, il fut ordonné prêtre le 23 décembre, par le cardinal Oldescachi. Grégoire XVI l'envoya comme délégué apostolique dans la province de Bénévent ; son rôle militant commençait. Ce qu'il fit là fut vraiment merveilleux, et mérite d'être rapporté.

L'Italie est, on le sait, avec l'Espagne " la terre classique du brigandage." Or, Bénévent était une de ces terres privilégiées. Le district, étant enclavé de tous côtés dans le royaume de Naples, servait de refuge aux malfaiteurs des environs ; s'ils étaient jamais poursuivis par la police napolitaine, ils n'avaient qu'à franchir la frontière et trouvaient à Bénévent un asile inviolable et l'impunité. Ils y étaient tout-puissants, rançonnaient, pillaient et empêchaient tout commerce. Les nobles du pays les protégeaient, leur prêtaient leurs châteaux et le plus souvent les faisaient exercer le brigandage pour leur compte.

Mgr Pecci résolut de modifier une pareille situation. Il fallait de l'énergie, de l'activité, il en eut. Tout d'abord il obtint du gouvernement pontifical un employé capable, nommé Sterbini, qui sut réorganiser la ligne des douanes. Mais rien n'était fait si le gouvernement napolitain de son côté ne prenait des mesures énergiques. Mgr Pecci alla trouver le roi de Naples, lui exposa son dessein et le décida à ordonner des dispositions sévères. Dès lors tout était prêt ; Mgr Pecci fait réunir des gendarmes et des troupes, les anime de son ardeur ; les brigands sont vaincus, poursuivis et traqués jusque dans leurs châteaux. Telle était l'insolence de ces gens, que le plus puissant d'entre eux, un marquis dit-on, vint trouver l'évêque et lui annonça qu'il partait pour Rome, se faisant fort, disait-il, de revenir avec l'ordre d'expulser le prélat. — " C'est bien, monsieur le marquis, répondit Mgr Pecci. Mais avant d'aller à Rome, vous passerez trois mois en prison, et je ne vous donnerai à manger que du pain noir et à boire que de l'eau." Pendant ce temps, le château du marquis était pris d'assaut, et les brigands qu'il renfermait tués ou faits prisonniers ; c'était la dernière bande, désormais la province était rendue à la sécurité. Le Pape et le roi de Naples, Ferdinand II, lui en témoignèrent toute leur satisfaction.

Le délégué devient dès lors populaire, on en vit bien une preuve, lorsque, peu de temps après, il tomba gravement malade, tous les habitants de Bénévent firent des processions, les pieds nus et la tête couverte d'un voile. Spectacle vraiment touchant ! On ne sait qu'admirer plus, ou du peuple qui donnait ainsi publiquement une pareille marque d'amour, ou de l'évêque qui était capable d'exciter de pareils sentiments.

Après Bénévent, Mgr Pecci passa successivement à

Spolète et à Pérouse. Il s'y montra, comme auparavant, administrateur hors ligne ; on raconte qu'un jour toutes les prisons se trouvèrent complètement vides, chose assez extraordinaire, car Pérouse était alors une ville de 20,000 âmes et chef-lieu d'une province, Grégoire XVI, bon appréciateur du mérite, put se rendre compte, dans un voyage fait en septembre 1841, du bien que le délégué faisait à Pérouse : il ne l'oublia pas, et deux ans plus tard Mgr Pecci nommé archevêque de Damiette, fut envoyé comme nonce à Bruxelles auprès du roi Léopold Ier. Il n'avait alors que trente trois ans.

Mgr Pecci sut comprendre son nouveau rôle tout en ne négligeant rien des intérêts de la religion. Il fut à l'étranger un des promoteurs du mouvement religieux qui a illustré les derniers pontificats, surtout celui de Pie IX, et qui dénote la force d'expansion du catholicisme. Oeuvres pour l'éducation chrétienne de la jeunesse, institutions de charité, fondations de séminaires ou de maisons religieuses, rien, on peut presque le dire, ne se faisait sans lui. Infatigable pour le bien il n'épargnait ni les visites, ni les démarches, ni les conseils.

Mgr Pecci resta trois ans à Bruxelles en qualité de nonce. L'état de sa santé le força de solliciter son rappel. Léopold Ier—remarquez que le roi était protestant—ne put dissimuler son chagrin, tant le prélat, par son tact et sa délicatesse, avait su mériter la considération royale ! Le monarque voulut lui donner des preuves publiques de son estime. Par décret du 1er mai 1846, il lui conféra le grand cordon de son ordre, voulant, disait-il, marquer par là "l'estime et la bienveillance particulière" qu'il avait pour le nonce. On raconte même qu'au moment du départ de Mgr Pecci, le roi le pria de remettre au Pape un pli cacheté. Le prélat avait l'intention de visiter une partie de l'Europe avant de rentrer à Rome, il demanda donc au roi si ses commissions étaient pressées.

"Il suffit, Monseigneur, répondit Léopold, que vous remettiez vous-même le pli à Sa Sainteté, à votre rentrée à Rome."

Mgr Pecci se rendit en Hollande et puis à Paris. Il fit la connaissance, à la maison du Sacré-Cœur, d'une sainte femme dont dernièrement on a raconté la vie : madame Barat.

Arrivé à Rome et reçu en audience par Grégoire XVI, Mgr Pecci remit le billet du roi Léopold. Après l'avoir lu, le Pape lui dit : "Le roi des Belges exalte votre caractère, vos vertus, vos services : et il demande pour vous une chose que j'accorderai de grand cœur, la pourpre. Mais voici qu'une députation des habitants de Pérouse est venue me supplier de vous remettre à la tête de cette province, il faut que vous acceptiez." En même temps Grégoire XVI le créait cardinal, mais le réservait *in petto*.

Le 26, Mgr Pecci faisait son entrée solennelle dans sa ville archiepiscopale. C'était le jour de la fête de sainte Anne, il l'avait choisi en souvenir de la comtesse Anna Properi Pecci, sa mère bien-aimée.

Pendant trente-deux ans, Mgr Pecci a administré le diocèse de Pérouse avec une sagesse et une fermeté que n'ont pu troubler les vicissitudes de la politique : les événements ne purent le surprendre, il leur fut toujours supérieur.

C'est peut-être le moment le plus saisissant de sa vie, il protesta, il parla, il agit au nom de la vérité méconnue et blessée. Avec l'occupation piémontaise, la persécution commença : l'archevêque revendiqua les droits de l'Eglise méconnus par un décret qui supprimait les congrégations religieuses, et se joignit aux évêques de l'Ombrie pour flétrir les dispositions du commissionnaire général du royaume subalpin, Signalons les deux lettres qu'il écrivit en 1862 à Victor-Emmanuel en termes mesurés

mais énergiques, pour protester contre l'introduction du mariage civil et l'expulsion des camaldules du mont Corona.

Ce ne fut pas le seul démêlé de Mgr Pecci avec le gouvernement italien.

Un beau jour, on lui prend son séminaire : "Je n'ai besoin que de quelques chambres," répond-il aux agents du gouvernement. Et il installe les séminaristes dans son palais, dès cette époque il vit au milieu d'eux, partage leurs récréations et les invite à sa table.

Un autre jour, on veut mettre la main sur un collège qu'il a fondé de ses propres deniers et introduire des professeurs sans son agrément. Le cardinal ne peut s'opposer à cet acte de la force brutale, il ne peut non plus avoir l'air de l'approuver par son silence, il annonce donc que si le gouvernement persévère dans sa tentative d'usurpation, il fera immédiatement enlever l'écusson de ses armes qui surmonte la principale porte d'entrée et il tint parole. (A continuer.)

OFFICIEL.

ORDRE DU JOUR :—Arrivée du Général Marquis de Charette.—Assemblée générale.

AUX ZOUAVES.

Camarades,—La presse vous a déjà annoncé l'arrivée du Général Marquis de Charette en Amérique. Une députation du Bureau de Régie s'est rendue à New-York pour souhaiter la bienvenue à notre chef et s'est entendue avec le Général au sujet de notre assemblée annuelle.

M. de Charette arrivera le 20 juin dans la soirée, passera la journée du 21 à Montréal et accompagnera les Zouaves le 22 à leur assemblée générale.

Le Bureau de Régie, avant d'apprendre l'heureuse coïncidence du voyage de M. de Charette avec notre réunion annuelle, avait accepté l'invitation de la ville de St. Hyacinthe pour le 22 juin.

C'est donc le 22, à St. Hyacinthe, que le Général passera la grande revue. Il a exprimé un vif désir de ne voir personne manquer à l'appel, et le Bureau de Régie est convaincu que ce désir sera considéré comme un ordre.

Le départ se fera de Montréal par le chemin de fer du Grand-Tronc le 22 à six heures et demie du matin, et de St. Hyacinthe le même soir.

Les Zouaves de Québec et des Trois-Rivières trouveront à Sorel un train d'excursion qui les conduira à St. Hyacinthe par le *South Eastern*.

Ainsi, que tous soient présents à l'appel à St. Hyacinthe, *en uniforme*, le 22 juin.

De plus amples détails seront donnés par les journaux quotidiens.

LE BUREAU DE RÉGIE.

Nota.—La publication de ce numéro du *Bulletin* a été retardé jusqu'à ce jour parce que le bureau voulait fixer la date de l'assemblée et s'assurer de la présence du Général à notre réunion.

Noms des personnes qui ont répondu à l'appel du Bureau de Régie pour l'entretien de la lampe du sanctuaire placée par les zouaves en ex voto dans l'Eglise de Notre-Dame de Bonsecours, à Montréal.

Montant déjà mentionné.....	\$11.00
RÉV. M. J. PLAMONDON	0.50
MONSIEUR E. LAVOIE	0.50
" D. RICARD	1.00

Nous prions nos anciens camarades de ne pas oublier l'appel que nous leur avons fait dans le numéro du *Bulletin* de Décembre dernier.

DECES.

Le *Royaliste* de Paris annonce la mort de M. le comte Roger du Bourg, capitaine de la 8e compagnie, 1er bataillon, au régiment des Zouaves Pontificaux.